



HAL
open science

Notes et souvenirs d'enfance d'André-Pierre Nouvion (né en 1939) qui a habité pendant les années d'occupation dans les Pavillons des médecins rue Louis Camate à Champrosay par Draveil, Seine et Oise (Sanatorium Joffre-Dupuytren) à l'orée de la forêt de Sénart

Jean-Baptiste Nouvion, André-Pierre Nouvion

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Nouvion, André-Pierre Nouvion. Notes et souvenirs d'enfance d'André-Pierre Nouvion (né en 1939) qui a habité pendant les années d'occupation dans les Pavillons des médecins rue Louis Camate à Champrosay par Draveil, Seine et Oise (Sanatorium Joffre-Dupuytren) à l'orée de la forêt de Sénart. L'Assistance publique Hopitaux de Paris et l'action de ses agents pendant les années d'occupation, Direction des archives de l'AP-HP, Apr 2025, Paris, France. <hal-05040718>

HAL Id: hal-05040718

<https://hal.science/hal-05040718v1>

Submitted on 30 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Notes et souvenirs d'enfance d'André-Pierre Nouvion (né en 1939) qui a habité pendant les années d'occupation dans les Pavillons des médecins rue Louis Camate à Champrosay par Draveil, Seine et Oise (Sanatorium Joffre-Dupuytren) à l'orée de la forêt de Sénart

**André-Pierre Nouvion
Docteur en droit
Mars 2025**

I) Notes sur mon père Jean-Jacques Henri Nouvion (1900-1982), médecin des Hôpitaux de Paris

Henri Nouvion fut membre de la Société de la tuberculose jusqu'en 1965. De 1952 à 1960, il y présenta ses recherches, notamment sur la "Conduite pratique du traitement par l'iodure de potassium-antigène méthylique". L'antigène méthylique est un extrait bacillaire obtenu à partir du bacille de Koch par Léopold Nègre et Alfred Bocquet. Nègre avait précédemment démontré, par ses expériences sur le cobaye et le lapin, que l'action thérapeutique de la streptomycine était nettement renforcée lorsque l'antigène méthylique lui était associé.



Durant dix années, de 1949 à 1959, Henri Nouvion et ses collaborateurs adaptèrent cette méthode au traitement de la tuberculose humaine ; leurs résultats confirmèrent les recherches de Nègre sur les animaux de laboratoire. Henri Nouvion et ses collaborateurs appliquèrent ce traitement avec succès aux formes graves de tuberculose pulmonaire chronique chez plusieurs centaines de malades. L'antigène était injecté par voie intramusculaire (dans la même seringue que la streptomycine) et à fortes doses, huit jours consécutifs chaque mois. Ces bons résultats furent confirmés au Japon dès 1954, notamment par le Pr Yuso Kawamori de la Faculté de Médecine d'Osaka (33^{ème} Congrès de la Société Japonaise de la Tuberculose - 24 au 26 mai 1958).

Il occupa la fonction de médecin adjoint au médecin-chef du sanatorium de Plougouven (Finistère) du 13 juillet 1929 au 23 mars 1931 ; puis celle de médecin-chef du sanatorium de Champrosay, commune de Draveil ("Sanatorium Joffre") en Seine-et-Oise, du 23 mars 1931 au 31 mai 1967.

Après la période de l'occupation, il fut élu (1946-1952) maire adjoint RPF de Draveil aux côtés d'Henri Boissier, maire SFIO, personnalité intègre et attachante. Les deux hommes nouèrent une collaboration marquée par une estime réciproque, mûs par le même esprit de service civique et le même souvenir du combat qu'ils menèrent ensemble pour la libération du joug nazi et pour la liberté contre le communisme. Il fut fidèle en amitié. En témoignent les liens avec ses amis de jeunesse : le docteur Pierre Pillières de Tanouarn, qui fut mon témoin de mariage, et Marcel Macary, architecte du Sénat, qui contribua au sauvetage des ponts de Paris de leur destruction par l'armée allemande en 1939. On citera aussi les liens particulièrement riches et émouvants avec Jean-Paul Kunossy, son assistant au sanatorium de Champrosay. Ce dernier appartenait à une vieille famille d'imprimeurs hongrois ; il était, comme lui, amateur de beaux textes et de belles reliures. Français par conviction, à qui la loi Cousin Nast, dotée d'effets rétroactifs, enleva tous ses grades universitaires, Jean-Paul Kunossy fit son service militaire en 1932 ; naturalisé français, il se présenta à toutes les épreuves de la Faculté de médecine de Paris pour finir sa vie, tué au champ d'honneur près d'Hazebrouck, le 10 mai 1940.

(Biographie Wikipedia [https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Nouvion_\(m%C3%A9decin\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Nouvion_(m%C3%A9decin)))

II) Notes tirées de conversations avec mon père Henri Nouvion au sujet de l'action et de l'arrestation des médecins du sanatorium Joffre pendant les années d'occupation

Mon père, Henri Nouvion, restait avare de confidences sur les années d'occupation et les événements qui se déroulèrent dans l'enceinte du sanatorium Joffre, dont il assurait la direction médicale. L'une des rares personnes avec laquelle je le vis échanger ses souvenirs était l'abbé Paterne, curé d'Ayen en Corrèze et résistant de la première heure.

Pendant les années de guerre, ni l'armée ni la police allemande n'entrèrent dans l'enceinte de l'hôpital par peur de la tuberculose. Aussi, cet espace clos de plusieurs hectares devenait-il un lieu où pseudo-malades résistants, juifs ou enfants de résistants pouvaient trouver refuge et rester cachés au milieu des quelque 600 malades de la tuberculose et au sein même des familles des médecins du sanatorium Joffre.

Ce fut le cas de Marcelle Auclair, ex-épouse de l'écrivain résistant Jean Prévost (mort au maquis des Glières) et menacée d'être prise dans une rafle ou dénoncée, qui s'était réfugiée dans la maison du Dr Nouvion. D'autres noms me reviennent en mémoire, à l'instar des Lemerle, venus du Nord par la Seine à bord de leur péniche, qui furent nos invités clandestins dans le sanatorium. Si certains pouvaient être accueillis dans les pavillons des médecins ou parmi les malades, d'autres purent, plusieurs jours durant, se réfugier dans les nombreuses caves et profonds souterrains communiquant entre eux, réservés aux médecins et au personnel. Là se trouvaient les fils du téléphone alimenté en courant électrique grâce aux piles ou à des accumulateurs plus puissants.

L'arrestation des médecins de l'hôpital

Au début de l'année 1945, et à la suite d'une dénonciation d'une fille de salle dont je tais le nom ici, Henri Nouvion et les médecins Paul Guilbaud, Arthur Place-Verghnes et Robert Chovelon furent arrêtés et pris comme otages à leur sortie de l'hôpital, en représailles d'actes terroristes. Ils furent internés puis relâchés pendant la débâcle quelques semaines après. Seul le docteur Maurice Blondeau, médecin de la Résistance, échappa à la rafle. Doté par le Maquis d'une motocyclette, il était parti ce matin-là soigner des résistants cachés dans la forêt de Sénart.

Après la Libération, et en récompense de leur action pour aider la résistance locale, les Dr Henri Nouvion, Georges Pellier et Paul Guilbaud reçurent chacun l'autorisation de posséder, pour se défendre de représailles ayant fait l'objet d'une dénonciation aux autorités allemandes, un pistolet automatique de sept coups de marque française ou anglaise, selon leur choix.

Une fois seulement, lors de la débâcle, un officier supérieur allemand ordonna au médecin-chef Nouvion de lui faire visiter l'hôpital afin d'y établir, sur son point le plus élevé, une DCA. Henri Nouvion l'en dissuada avec force, arguant que son hôpital deviendrait une cible militaire. Dès lors, le risque de voir les malades s'en échapper et propager la tuberculose dans la capitale ne serait plus contrôlable.

À noter que les sanatoriums ne manquèrent pas de vivres, recevant régulièrement les restes de viandes et morceaux non nobles réquisitionnés par le régime nazi. Les hôpitaux traitant la tuberculose étaient systématiquement privilégiés pour la sécurité et l'alimentation, vu le danger d'explosion et d'extension rapide de la maladie en cas d'épidémie.

Je me souviens encore de mon père racontant comment les docteurs Paul Guilbaud et Georges Pellier risquèrent leur vie pour obtenir de l'essence qui manquait cruellement à l'hôpital. Ils allèrent récupérer l'essence d'une péniche échouée au bord de la Seine et ramenèrent chacun un bidon de dix litres qui, une fois filtrée, servirait à alimenter la "pétrolette" du Dr Guilbaud, nécessaire pour se rendre au centre public de soins gratuits assuré par la commune, ainsi que la voiture du docteur Pellier. À leur retour, ils subirent les tirs des Allemands et ne durent leur salut qu'aux feuillages qui protégèrent leur fuite. Les deux bidons arrivèrent intacts à l'hôpital.

III) Souvenirs d'enfance au Sanatorium Joffre pendant les années d'occupations

Je me souviens d'une réunion chez le Docteur Pellier, qui possédait un piano dans le pavillon contigu au nôtre, dans l'enceinte de l'hôpital. L'un des faux malades accueillis chez lui s'appelait Boyer ou "Boier". Ce dernier, qui avait un fort accent américain, joua un morceau au piano intitulé "Les gouttes d'eau", attribué à Chopin. Étaient présents mon père, Henri Nouvion, et Lanfranchi, le tout-puissant directeur administratif du sanatorium. Pour ne pas attirer l'attention de l'Occupant, le salon était éclairé à la bougie et les volets fermés.

Depuis le jardin du pavillon, je tirais "pour de vrai", croyais-je, contre les avions que je voyais et dont j'entendais les vrombissements – certains des avions "Double queues", à quelques centaines ou milliers de mètres d'altitude. J'allais me cacher dans les recoins des fenêtres de la cave, craignant les représsailles provoquées par mes redoutables attaques, de la D.C.A. allemande dont parlaient souvent mes parents.

L'épisode le plus marquant encore en mémoire est la prière que me faisait réciter ma mère chaque soir pour le retour de :

- mon parrain Franck Albert, alors en camp-stalag de prisonniers en Allemagne,
- Georges Langle, mon parent par alliance, porté disparu après le bombardement du convoi qui l'emmenait vers l'Allemagne avec les autres réquisitionnés du STO. Langle, réputé mort au cours du bombardement du convoi, avait sauté du train pour s'échapper. Il retrouva son identité en 1944. Ce fut Georges Langle qui, lors du bombardement par les Américains (à la suite d'une erreur) du préventorium de Champrosay, me reçut dans ses bras lorsque je fus précipité du haut de l'escalier de la maison par le souffle d'une explosion.
- et de mon père Henri Nouvion, qui, dénoncé en 1945 par une fille de salle de l'Hôpital, avait été pris comme otage avec les autres médecins de l'hôpital, les docteurs Paul Guilbaud, Arthur Place-Verghnes et Robert Chovelon, tous suspectés – à juste titre – d'avoir accepté, plusieurs années durant, d'héberger dans l'hôpital des soldats américains évadés ou en fuite après l'échec de leurs commandos de débarquement en Normandie.

Le nom du sanatorium était celui du vainqueur de la Marne, le maréchal Joffre. Aussi, le jour de la fin de l'Occupation, à l'entrée du sanatorium, un groupe de six soldats américains tira une salve de douze coups en l'air. J'avais six ans et un cageot sur la tête en guise de pare-balles que notre père m'avait confectionné pour me protéger des balles tirées en l'air au cas où elles ne me retomberaient sur la tête.

Dans leur débâcle, les Allemands utilisèrent la charrette et le cheval des jardiniers chargés d'entretenir les jardins des médecins et la voiture hippomobile réservée au service de poste de l'hôpital et au personnel.

IV) A propos de Maurice Blondeau, médecin de la Résistance ou comment il a contribué à l'évasion du lieutenant Patrick Moorhead qu'il avait caché dans le sanatorium Joffre en juillet 1944.

Les médecins de l'hôpital Joffre s'étaient tous montrés solidaires dans l'aide qu'ils apportaient aux personnes réfugiées ou en détresse dans les villes voisines. Le docteur Maurice Blondeau, qui avait échappé à la rafle des autres médecins en 1945, était le plus engagé auprès de la Résistance, qu'il rejoignait dans la forêt de Sénart pour leur apporter soins et médicaments.

Je n'ai à ce jour pas trouvé de documents concernant les actions des médecins de l'hôpital pendant l'occupation, à l'exception de la mention dans plusieurs ouvrages du docteur Blondeau ou de la manière dont il aida un navigateur de la Royal Air Force à rejoindre Londres après le crash de son avion.

Le 5 juillet 1944, l'escadron n°35 de la RAF informa le Bomber Command, l'Air Ministry et le RAF Records Office de la disparition du Lancaster ND731 et de son équipage appartenant à la Pathfinders Force (PFF). Leur rôle était celui d'éclaireurs, avec pour mission d'indiquer les cibles aux autres avions. Le Lancaster ND731 était l'un des quatorze avions de l'escadron n°35 chargés d'attaquer les gares de triage de Villeneuve-Saint-Georges dans la nuit du 4 au 5 juillet 1944.

On sait aujourd'hui qu'avant de s'écraser en pleine nuit à Émancé, les occupants de cet avion étaient partis en mission à Orléans (Loiret) et à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne) et qu'ils rentraient à Graveley en Angleterre.

À son bord, huit aviateurs, sept Anglais et un Australien. Un seul, Patrick Moorhead (opérateur de plateau), survécut à l'accident et échappa à la capture grâce, entre autres, au Dr Maurice Blondeau. Patrick Moorhead avait

été abattu à bord du Lancaster ND731 dans la nuit du 4 au 5 juillet 1944, lors d'une attaque contre les gares de triage de Villeneuve-Saint-Georges. Le docteur Maurice Blondeau le cacha pendant dix jours chez lui, dans le sanatorium Joffre, avant qu'une infirmière ne l'emmène à Antony chez Monsieur et Madame Albert Ribier. Moorhead rejoignit la ligne d'évasion de Georges Broussine en Bourgogne en août-septembre 1944 pour rejoindre l'Angleterre.

Sources

- Sites web :

[Lancaster ND731 \(04/07/1944\) | No. 35 Squadron](https://35squadron.wordpress.com/2017/07/19/lancaster-nd731-04071944/) (https://35squadron.wordpress.com/2017/07/19/lancaster-nd731-04071944/)

[Flt.Lt. Patrick Moorhead Royal Air Force 109 Squadron The Wartime Memories Project](https://www.wartimememoriesproject.com/ww2/view.php?uid=248851)

(https://www.wartimememoriesproject.com/ww2/view.php?uid=248851)

- Ouvrages

1- *“They Came from Burgundy A Study of the Bourgogne Escape Line”* - par Keith Janes · 2017

The first book to recount the stories of every single Allied serviceman (including more than a hundred and fifty American aircrew) helped by one of the major escape lines of World War Two, complete with details of their helpers.

Extraits Page 461 ... Moorhead was taken to Draveil where he stayed with the chief of the local resistance before being taken to the home of Dr Maurice Blondeau at the Sanatorium Joffre in Champrosay (now part of the commune of Draveil). After 10 days at the sanatorium, one of the nurses took Moorhead to Antony (Seine) where he stayed with M and Mme Albert Ribier... On 29 July, **Moorhead** was taken back to Paris where he met **Dr Blondeau** and the nurse and they took him to stay with Mme Paulette Soucher at 62 Blvd de Bercy, Paris XII. Moorhead stayed with Mme Soucher until 27 August when he was taken to the Hotel Pont Royal – from where he was directed to IS9 at the Hotel Windsor.

https://books.google.com/books/about/They_came_from_Burgundy.html?hl=fr&id=IHN2DgAAQBAJ#v=onepage&q=sanatorium%20%20blondeau&f=false

2- *“Les femmes dans la Résistance : tenu à l'initiative de L'Union des Femmes Françaises”*, Paris, La Sorbonne, 22 et 23 novembre 1975 - Union des femmes françaises - Éditions du Rocher, 1977

https://books.google.com/books/about/Les_femmes_dans_la_R%C3%A9sistance.html?hl=fr&id=Y3bzAAAAMAAJ#docteur%20blondeau%20resistance

Depuis des mois, les maquis peuvent envoyer leurs blessés graves se faire soigner à la clinique du docteur Blondeau. Cela devient de plus en plus difficile, sinon impossible, les contrôles allemands se faisant de plus en plus pressants. Alors, les femmes de l'U.F.F. pensent à une école de jeunes infirmières recevant les notions élémentaires pour fractures, blessures, drains, etc.



**Caricature "La visite du matin à 9 heures"
représentant le Dr Henri Nouvion et l'infirmière Madame Delacoux,
faite par un malade du sanatorium de Champrosay (1945)**

Lettre du Dr. Henri Nouvion à Marguerite Donston Lechevalier, fille du général Frédéric Nouvion au sujet de la guerre, les bombardements, le sanatorium effondré à 300 m de nous, le passage des Américains, le Pont de bateaux sur la Seine etc ...

15 novembre 1944

Le Temple d'Ayen

Ma chère tante,

Voilà bien longtemps que ne vous ai écrit. Croyez que je ne vous ai pas oubliée et que j'ai souvent pensé à vous durant ces cinq années de ténèbres qui ne paraissaient pas devoir finir et qui nous retranchaient du reste du monde.

J'espère, ma chère tante, que j'aurai le plaisir de vous voir l'année prochaine en Corrèze au mois d'août. J'aime à croire que vous me reconnaîtrez malgré mes cheveux blancs ; mais vous ne reconnaîtrez certainement pas André qui sera un grand personnage de six ans et qui n'aura pas encore complètement oublié les grands événements auxquels il a assisté, les bombardements par avions – avec le préventorium des cheminots effondré à 300 mètres de nous, un lundi de Pentecôte; les courses hors de la maison durant la nuit avec un parapluie en bois (contre les éclats) ; le passage des Américains - avec les chocolats et les caramels - ; le Pont de bateaux sur la Seine et le long défilé des camions et des autos.

Nous sommes maintenant en Corrèze où nous avons trouvé nos parents en bonne santé. Le temps est très mauvais- comme à Champrosay - mais nous sommes chauffés au bois alors qu'à Champrosay le chauffage central était éteint ; et nous mangeons de façon plantureuse alors que la nourriture est encore un problème difficile dans la région parisienne à laquelle mes oncles sont toujours restés attachés comme l'escargot à la coquille ; oncle Frédéric est maigre et oncle Henri moins gros - mais n'a pas perdu de son optimisme

J'espère que Claire qui s'est trouvée très heureuse d'avoir une bonne tante et un bon oncle, et de bons cousins pendant les dures années de cette longue guerre aura reçu enfin mes dernières lettres, et, en particulier celle que je lui écrivais - il y a une dizaine de jours et où je lui racontais les événements de la région d'Ayen en juillet et août derniers.

Je vous embrasse de tout cœur, ma chère tante ; Lucette et André également.

Nous vous prions de dire nos sentiments affectueux à tous autour de vous. Voulez-vous transmettre mon très amical souvenir à votre cher neveu le Dr Le Génissel ?

H. Nouvion

Article de Jean Couteaux concernant le sanatorium Joffre - 11 juillet 1931

Aux lisières de la forêt de Sénart

LE SANATORIUM DE CHAMPROSAY

C'est aux lisières de la forêt de Sénart, l'une de ces nombreuses forêts dont pouvait autrefois s'enorgueillir l'Ile-de-France et qui entouraient la capitale d'une ceinture de futaies incomparables, que l'Assistance publique de Paris vient d'ouvrir le premier des trois grands sanatoria réservés aux hommes, qu'elle édifie en ce moment pour ses malades des voies respiratoires.

Situé sur le territoire de Champrosay, ce sanatorium a été construit dans une propriété qui appartient à l'Assistance publique, par l'Hôtel Dieu, depuis l'année 1275. Champrosay n'est autre, en effet, que l'ancien village de l'Hôtel-Dieu de Paris dont les habitants ont coulé, pendant six cents ans, des jours sans histoire, paisibles s'il en fût, partagés entre la culture de vignobles assez estimés et l'abatage des arbres.

Les abords de la forêt sont demeurés, à Champrosay, tout à fait enchanteurs comme ils le sont restés, dans cette région, partout où n'a pas gagné cette plaie des lotissements qui s'étend maintenant comme une lèpre de la banlieue immédiate de Paris aux confins de Seine-et-Oise et y enlève à maints paysages sylvestres une bonne part

de leur fraîcheur, de leur grâce et de leur pittoresque. Le site choisi se trouve à l'abri des mauvais vents et assez heureusement situé pour qu'on ait, depuis longtemps, songé à en faire une station de cure pour les malades des bronches. A une altitude de 80 à 90 mètres, on n'y sent plus guère les brouillards de la Seine et on y respire un air très pur, assez vif pour stimuler, assez doux cependant pour ne pas fatiguer les organismes affaiblis.

L'Assistance publique de Paris y a édifié non pas le sanatorium de cure proprement dit, mais l'hôpital-sanatorium avec galeries de cure, dont elle avait un besoin plus pressant. Elle l'a fait avec un grand souci d'économie qui n'a cependant pas primé son désir de réaliser pour ses malades toutes les conditions de confort et d'hygiène qui s'imposent dans des établissements de cette nature. La dépense totale s'élève à 27.880.000 francs pour 544 lits, soit à 51.000 francs par lit, ce qui est loin d'être excessif si l'on s'en rapporte aux prix de revient actuels des lits de sanatoria, qui varient entre 75.000 et 80.000 francs.

Le ministère de la Santé publique est intervenu dans cette dépense jusqu'à concurrence d'une subvention d'environ 11 millions. La construction de l'établissement a été rapidement menée sous la direction de MM. Bessin, architecte ; Turin, ingénieur en chef; Duthu et Vivien, ingénieurs de l'Assistance publique. Le plan primitif en a été quelque peu modifié et amélioré grâce à l'important subside octroyé par l'Etat. C'est ainsi que les salles de malades ont été divisées en compartiments de six, huit et dix lits au plus, que le sol a été revêtu partout de carrelage céramique, plus résistant que le ciment aux lavages et aux désinfections, et que certains services généraux, jugés un peu à l'étroit, ont vu leurs locaux largement étendus.

L'ensemble actuel comprend quatre pavillons contenant chacun 136 lits répartie entre un rez-de-chaussée et un unique étage, avec des galeries de cure ouvertes, établies au midi, le long des salles du rez-de-chaussée, pour que les malades fatigués y aient facilement accès, même par mauvais temps.

L'unique matériau utilisé ici pour la construction est le ciment. Tout est bâti en parpaings qui ont été moulés sur place, agglomérés de ciment et de sable, maintenus par une armature. L'aspect des bâtiments est d'une sobre élégance, qui n'atteint évidemment pas au luxe, mais qui représente une formule heureuse à une époque où les crédits mis à la disposition des collectivités publiques d'assistance sont limités au minimum strictement indispensable.

Les salles, bien éclairées et bien aérées, ne diffèrent pas beaucoup de celles de nos modernes hôpitaux. Leurs lits sont alignés des deux côtés d'une allée centrale. C'est là une disposition qui est économique avant tout, qui convient à l'hôpital-sanatorium, mais sera sans doute remplacée dans l'avenir par celle qui est admise pour les sanatoria de cure, où les lits sont adossés à la cloison du fond, en une seule rangée, face aux fenêtres. Les pavillons, groupés par deux pour les services généraux, comportent de vastes dégagements, un parloir, un réfectoire et un office doté de machines à laver et stériliser la vaisselle. Au centre de l'ensemble, les services administratifs, où M. Lenain, "aimable directeur de l'établissement, s'ingénie à donner satisfaction à des pensionnaires qui ne doivent pas être d'une humeur toujours égale, et les services médicaux, dirigés par un médecin résidant, le docteur Nouvion, qui dispose de très vastes laboratoires, de larges Installations pour la bronchoscopie et le pneumothorax et d'un équipement radiologique de premier ordre.

Une cuisine moderne flanque, au nord-ouest. Les bâtiments administratifs et médicaux. Elle comprend une dizaine de marmites fixes, toutes chauffées par la vapeur, et un fourneau à charbon de modèle réduit uniquement destiné à la cuisson des rôtis. L'usine, placée un peu à l'écart et dotée de quatre générateurs à haute pression, fournit la vapeur nécessaire au chauffage de tout le sanatorium et à la cuisine. Un tracteur électrique facilite la tâche du personnel pour l'alimentation en combustible des générateurs.

Un four, destiné à l'incinération des pansements sales et, pour une bonne part, des ordures ménagères, une station d'épuration des eaux usées, opérant par fosses septiques et lits bactériens, complètent l'installation. Les eaux traitées par la station, désinfectées au chlore, sont conduites à la Seine par une canalisation qui ne mesure pas moins d'un kilomètre. Le personnel nécessaire au plein fonctionnement du sanatorium est relativement réduit. Il ne compte en effet que 175 agents dont il a fallu prévoir le logement sur place. A cet effet, cinq pavillons coquets et confortables ont été construits à quelque distance des bâtiments réservés aux malades, de l'autre côté de la route de Mainville, ainsi qu'une infirmerie de vingt lits.

C'est dans un vaste parc, bordé de frondaisons magnifiques, riche de pelouses et de corbeilles de fleurs dont on achève seulement la plantation, que l'hôpital et ses services ont été disposés. Partout des bouquets d'arbres et des bosquets, à l'ombre desquels les malades aiment à aller s'étendre, des chênes dont les puissantes silhouettes se profilent à l'horizon et au nombre desquels on compte encore ces deux géants le chêne Prieur et le vénérable chêne d'Antin, qui abrita jadis les équipages

de chasse de saint Louis, grand ami des arbres et grand chasseur, à qui la forêt doit beaucoup.

Tel est le cadre qu'a choisi l'Assistance publique de Paris pour son hôpital-sanatorium. Aucun choix, selon nous, ne pouvait être meilleur et les malades qui viendront y chercher le rétablissement d'une santé quelque peu compromise l'y trouveront certainement, dans' un site où la nature, qui n'a rien épargné pour plaire, sait tout ensemble réjouir les yeux, détendre l'esprit et apporter aux sens le calme, prélude de la guérison durable.

Jean Couteaux